

*Nina Yargekov*

# Tuer Catherine

*Roman*



Extrait de la publication

# Tuer Catherine

Nina Yargekov

# Tuer Catherine

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2009  
ISBN : 978-2-84682-278-7  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## PREMIÈRE PARTIE



## 1.

Allongée dans le noir sur mon canapé convertible revêtement gris anthracite matelas latex renforcé j'ai pris une grave décision : assassiner Catherine. Lui tordre le cou lui faire la peau la réduire à néant l'éliminer une bonne fois pour toutes, irrémédiablement. Pour ce faire, il me faut employer les grands moyens. Écrire, ça me paraît être le strict minimum. Parfaitement. Écrire, décrire, conter, raconter, tracer, retracer, porter, rapporter, présenter, représenter, rendre compte de. Quoi de plus efficace en effet que de retourner contre l'adversaire les armes mêmes dont il use habituellement ? Œil pour œil, fiction pour fiction. Puisqu'elle l'aime tant, son univers romanesque, et bien qu'elle y reste ! Je la figurai dans les mots l'enchâsserai dans le récit l'engluerai dans le texte, la peinture discursive sera l'instrument de mon crime salvateur. Oui,

mesdames et messieurs, je crucifierai Catherine ici devant vos yeux la cloueraï aux quatre coins de son portrait lexical l'étoufferai dans son linceul verbal, j'aiguise déjà ma syntaxe affûte mon stylo accorde mes gammes verse de l'huile brûlante sur mon propos.

Cela en toute légalité, entendons-nous bien. Car cette minable héroïne de roman de gare, avatar raté d'Anna Karénine dont elle cumule les tares sans pour autant égaler la grâce, réside en ma personne depuis près d'un an sans titre ni permis de séjour aucuns. J'ai donc incontestablement le droit de la déloger par la force et par le meurtre s'il le faut. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé d'arrondir les angles, je vous assure. Je me suis même montrée particulièrement conciliante, trop sans doute.

Ainsi, lorsqu'elle a débarqué un soir d'automne vêtue de son costume de princesse médiévale, je l'ai très soucieuse des lois sacrées de l'hospitalité reçue comme il se doit, mais prenez donc place, chère Madame, et mettez-vous à l'aise, c'est bien assez grand pour deux ici, et puis vous me divertirez avec toutes vos histoires n'est-ce pas, nous nous amuserons bien. Je l'ai accueillie en mon sein, lui offrant gîte couvert literie peau cœur yeux voix. Grave erreur. Elle n'était pas juste de passage, elle emménageait définitivement. Elle n'était pas simplement

fantasque, elle était sérieusement frappée. On pense être tolérante on se targue d'être ouverte d'esprit, on se dit après tout il serait vraiment bête de se limiter à une seule personnalité par identité administrative pourquoi donc ne pas héberger sa prochaine fictionnelle en mal de corporéité, je pourrai j'en suis certaine cohabiter en bonne intelligence avec une inconnue qui qu'elle soit. Sauf que le qui qu'elle soit ne tient pas, étant donné qu'en l'espèce la structure psychique de Catherine est absolument incompatible avec la vie saine que je m'efforce de mener, sans parler de ses aspirations romanesques qui me projettent régulièrement dans des situations aberrantes : j'en ai plus qu'assez de me retrouver au bureau en crinoline, de commander mes pizzas en alexandrins, de me mettre à genoux pour demander l'heure, de faire serment de vassalité à la caissière du supermarché, d'arroser mes plantes vertes au philtre d'amour, de broder mes initiales sur mes kleenex, de cacheter mes factures de téléphone à la cire de bougie, de proposer des ordalies à mes collègues, de me présenter aux urgences trois fois par semaine pour tuberculose en stade terminal, de tomber en pâmoison dès qu'on m'adresse la parole et surtout, surtout, d'impossibiliser toutes mes histoires d'amour afin que Catherine puisse pleurer toutes les larmes de *mon* corps devant sa passion perdue avant de rater son énième suicide, parce que naturellement la SNCF est sys-

tématiquement en grève les jours où elle choisit de s'allonger sur les rails du TGV munie de son petit panier osier doublé carreaux vichy contenant son testament écrit au sang de hamster écrasé, n'est pas héroïne de seconde zone qui veut.

Vu les circonstances et désirant si possible mener une existence normale, j'ai jusqu'à présent tant bien que mal tâché de dissimuler la présence de Catherine aux yeux des tiers, car il n'est décemment pas possible de la montrer comme cela, c'est très gênant socialement parlant de se trimballer une tragédienne de pacotille dans la tête surtout quand par ailleurs on vous considère comme une personne plutôt raisonnable. Autrement dit, nul ne la connaît véritablement, nommément, précisément, puisque je la cache, et pourtant, en grattant quelque peu sous le vernis de mon allure de jeune femme confiante, chacun peut tout de même soupçonner son parfum démodé. Or moins je la montre et plus elle s'énerve, et plus elle s'énerve et plus j'en pâtis : étant du genre à adorer participer, elle n'apprécie pas, mais alors pas du tout que j'essaie de lui résister. Raison pour laquelle j'ai décidé de changer de stratégie. Je ne jouerai plus son jeu. Je ne couvrirai plus ses extravagances. Je ne la protégerai plus des regards d'autrui. Puisqu'elle affectionne le secret, je l'exposerai en public, puisqu'elle se drape de mystère, je lèverai son voile pudique. Je n'ai été que trop patiente. Compré-

hensive. Laxiste. Puisqu'elle veut s'approprier mon existence, je lui arracherai la sienne, puisqu'elle m'impose sa romance, je lui trancherai les veines. Je ne saurai tolérer plus longtemps ses manigances ses inconvenances ses outrecuidances. Puisqu'elle désire donner la cadence, je l'embrocherai sur sa baguette, puisqu'elle souhaite mener la danse, je l'étoufferai de ses ballerines d'opérette.

★

– Et si on ouvrait plutôt par le reportage sur les urgences psychiatriques de Strasbourg, histoire de donner tout de suite le ton ?

– Ah non ah non ah non, on a dit, ça commence par la scène, allongée dans le noir j'ai décidé d'assassiner Catherine.

– Personnellement, j'aimais bien l'idée d'une petite touche provinciale.

– Tu parles, t'en as strictement rien à foutre de l'Alsace, c'est juste que ça te ferait chier qu'on t'accuse de parisianocentrisme, sale flippée bien-pensante que tu es.

– Hum. L'Alsace, c'est tout de même à l'Est, je vous signale.

– On n'est pas dans *Double nationalité*, que je sache.

– Tu as décidé de vendre toutes les mèches toi ce soir ?

– Je ne vends pas les mèches je crée du suspense, nuance.

– En termes de fidélisation du lectorat, annoncer le titre du second roman dès le début du premier, c'est assez bien vu je trouve.

– Marketteuse de merde.

– C'est toi qui paies le loyer peut-être ?

– De toute façon, c'est hors de propos, car il n'est pas dit que *Double nationalité* soit le prochain, il y a *Maud* aussi en cours.

– Justement, je voulais vous dire, je me demande si on n'aurait pas intérêt à fusionner ces deux-là, étant donné que dans leurs discussions, Maud et Victor abordent plusieurs fois le thème de l'identité nationale.

– Je te soutiens pleinement ! À mon avis, *Double nationalité*, c'est la réponse de Maud à la position défendue par Victor en matière d'appartenance à une Nation.

– Dis, tu es *vraiment* obligée de mettre un grand N à nation, tu ne peux pas prononcer nation comme tout le monde ?

– Mais tu es complètement parano ma pauvre, j'ai dit nation, pas Nation.

– Si tu crois que je n'ai pas entendu ta majuscule, espèce d'obsessionnelle du droit du sang.

– Vous deux, vos gueules, vous réglerez vos comptes plus tard, ce n'est ni le lieu ni le moment.

– Si je peux me permettre juste une petite remarque à visée constructive, c’est très réducteur comme interprétation cette histoire de réponse à Victor. Je veux bien qu’on essaie de bâtir des ponts entre les différents textes en gestation, mais de là à affirmer que *Double nationalité* n’est rien d’autre que le fruit d’une procédure d’autojustification de la part de Maud, et constitue par conséquent un récit sans autonomie aucune, il y a un pas que je ne suis pas prête à franchir, que ce soit bien clair.

– Cette discussion n’a aucun sens, il est presque minuit, s’il vous plaît, ça fait cinq heures qu’on y est et on n’a toujours pas de plate-forme commune pour *Catherine*.

★

Je ne parviens même plus à lire. Fixer mon attention sur un objet précis situé hors de mon cerveau est devenu une torture, je me trouve dans l’incapacité de contrôler le cours de mes pensées. Symptôme indéniable de la présence de Catherine dans mon esprit. Auparavant, elle m’autorisait au moins les classiques. Mais depuis qu’elle est revenue, car oui elle a été absente de longues semaines pour tout vous dire je la croyais même définitivement suicidée, je n’ai plus droit à rien. J’entends, plus droit à des livres, à de vrais livres avec des idées dedans. Il n’y a plus que les Mafalda qu’elle veuille

bien me permettre. Ce sont là des accessoires de divertissement charmants je ne dis pas le contraire, mais enfin soyons sérieux ça ne demande pas le même degré de concentration qu'un roman de Jelinek. Alors je me contente de les regarder, les livres. Je ne les effleure même pas ce serait leur faire insulte que de les mettre en contact avec ce corps corrompu par la fiction, non, je me limite à les saluer de loin en esquissant un vague sourire afin de leur faire part de tout le soutien moral dont je suis capable, c'est-à-dire assez peu.

Vous voyez l'état de délabrement dans lequel se trouve mon intellect. Certes, j'ai toujours été de celles qui lisaient lentement avec un nombre de pages à la minute inférieur à la moyenne, condition nécessaire pour que chaque phrase lue se grave au fer rouge dans ma mémoire, mais cette fois-ci la situation est autrement plus inquiétante. En effet Catherine, bien consciente de sa condition fictionnelle, met tout en œuvre pour monopoliser la totalité de mes préoccupations romanesques. Elle redoute la comparaison, qui ne serait pas vraiment à son avantage si je me mettais de nouveau à fréquenter d'authentiques héroïnes de roman : je risquerais de découvrir combien elle n'est qu'une pâle copie de ses consœurs, un pathétique brouillon qui sous prétexte de grandes émotions recouvre de guimauve passionnée tout ce qu'elle touche.

★

– Dommage, quand même, qu'on ne puisse pas tout mettre d'un seul coup, on serait débarrassé une fois pour toutes.

– Tu rêves ! Il y a toujours une nouvelle livraison. C'est ça qui est terriblement usant, d'ailleurs.

– Telles des Danaïdes postmodernes, notre calvaire sera éternel.

– Enroule-toi dans un drap-housse, ceins-toi le front d'une couronne de persil, et tu seras parfaite dans le rôle de la pleureuse se lamentant sur notre sort.

– Au lieu de nous entre-déchirer, finissons-en ! Organisons un suicide !

– Ah non ah non ah non, on ne va pas encore se lancer dans une opération de grande envergure, j'en ai ma claque des états de siège de longue haleine.

– Mh, je pensais plus à un genre de *blitzkrieg* nerveux : on laisse traîner une plaquette de somnifères et on hurle toutes en même temps, elle finira bien par craquer.

– C'est vrai que ça constituerait une réponse certes radicale, mais assez rationnelle à nos problèmes.

– Oh oui, oui, moi je suis pour, ce sera beau, ce sera bouleversant, je vois ça d'ici, un magnifique sui-

cide, poignard médiéval manche argent ciselé planté droit dans le cœur, chair tendre chair déchirée, plaie profonde, noire et béante, ou mieux encore veines tranchées d'un coup sec, veines ouvertes veines déchirées, et du sang, du sang partout vermeil coulant sur la robe blanche à lacets, corps allongé corps gisant, cheveux défaits en cascade sur le sol, sur les dalles de marbre, et le sang, le sang éclatant se répandant, irrémédiablement, dieu que nous serons belles, pâles et mortes devant l'éternel, ah, aah.

– Merde, elle va se mettre à chanter.

– C'est juste une bouffée mystique, laisse couler.

– Oh, vous avez fini de parler de moi à la troisième personne, c'est très malpoli on ne vous a jamais appris ?

– Écoute, sois raisonnable, oublie le sang, le couteau, c'est complètement *has been*, les gens n'aiment plus les morts violentes de nos jours, ils trouvent ça sale.

– Je ne veux pas d'un décès aseptisé sous péri-durale ! Les barbituriques, c'est bon pour les hypocrites et les lâches ! et puis c'est d'un vulgaire !

– Putain Anna, ça suffit avec ta vision romantique de l'automeurtre.

– Cesse de m'appeler ainsi, je te prie.

– J'arrêterai quand tu nous lâcheras avec *Anna Karénine*. Faut vraiment penser à t'inscrire en cure de désintoxication.

– C’est vrai, sérieux, tu nous saoules mais à un point. Et puis je vais te dire, statistiquement parlant, le suicide c’est largement plus un truc de petit vieux que de jeune bourgeoise, du reste les femmes se ratent chroniquement, donc c’est mal barré.

– Ah évidemment, si se dresse contre nous la corporation entière des quantitativistes, on n’a aucune chance, les dés sont jetés c’est couru d’avance.

– Ça va, ça va, je vous renseignais juste sur nos perspectives de réussite.

– Quoi qu’il en soit, je suis pour ma part dans l’impossibilité de me prononcer sur la question : je n’ai pas encore achevé ma lecture du *Mythe de Sisyphe*, et je ne conçois pas de prendre position sur un sujet de cette importance sans m’être convenablement documentée au préalable.

★

Encore, je suis bien trop gentille. Ce problème de lecture n’est qu’un maigre exemple de la dictature que Catherine s’évertue à exercer sur mon psychisme dans son ensemble. Elle croit pouvoir rejouer le drame qui la dernière fois l’a précipitée dans un coma profond pendant plus de deux mois. C’est très certainement pour cette raison qu’elle s’est réveillée dernièrement : elle a appris que je m’engageais dans une nouvelle histoire d’amour et

elle s'est dit, cette fois-ci c'est la bonne je la tiens ma tragédie racinienne, jubilant à l'idée d'une possible apocalypse à déclencher.

Je l'ai déjà vue à l'œuvre vous savez, je commence à cerner ses intentions. Dès qu'un homme s'approche de moi, elle le reluque de la tête aux pieds pour s'assurer qu'il pourra faire office de Vronski du vingt et unième siècle. Pire, elle essaie d'appliquer le schéma narratif d'*Anna Karénine* à toutes mes affaires sentimentales. Du coup évidemment, je ne peux plus prendre le train, puisqu'elle y passe l'intégralité de son temps à accoster les unes après les autres les femmes de plus de cinquante ans du compartiment à la recherche de la mère de notre futur amant, bonjour madame avez-vous un fils et de quel âge, est-il militaire de carrière et porte-t-il une mince moustache, tout de suite ça vous donne l'air fin. Et lorsque j'ai le malheur d'entamer une relation amoureuse, elle fait passer au pauvre garçon qui partage mes nuits une batterie de tests ridicules, s'escrimant à citer Tolstoï dans le texte afin de juger de la conformité de ses réactions. Cela dit, même quand les réponses ne sont pas celles espérées, elle s'arrange pour les interpréter de façon à les mettre en correspondance avec une des étapes de l'histoire entre Anna et Vronski, remodelant et rabotant les faits jusqu'à ce qu'ils puissent se couler dans son moule de romance anachronique à l'issue brutale et douloureuse.

Modèle de référence qui correspond, attention la nuance est importante quand on subit la chose de l'intérieur, non pas à une histoire d'amour objectivement impossible où ce sont des obstacles externes qui entravent la relation, ce serait beaucoup trop simple et puis en manœuvrant habilement j'aurais encore un espoir en tant que visiteuse de prison ou missionnaire chez les Inuits, mais à la destruction organisée d'une affaire qui initialement avait toutes ses chances de fonctionner. C'est ce que fait Anna Karénine, qui à coup de crises d'hystérie finit par provoquer l'agacement de Vronski, notablement moins bien disposé à son égard à la fin du roman qu'au début, alors que celui-ci l'aimait à la base, il était juste un peu dépassé par les événements – encore qu'on puisse se demander pourquoi elle s'est choisi un gringalet nonchalant féru de triangulation au lieu de prendre un type un peu plus à la hauteur de ses ambitions – et c'est aussi ce que fait Catherine, mais en nettement moins classe, ses SMS de reproches arrivent généralement par paquets de vingt-cinq et elle se cogne souvent la tête sur le radiateur quand elle feint de s'évanouir de tristesse pour attirer l'attention sur elle. Tout ça parce que dans son esprit, une relation équilibrée entre deux personnes, c'est banal et ennuyeux vous comprenez. Insuffisamment esthétique. La beauté

réside dans les extrêmes et puisque le bonheur absolu est par définition inaccessible, souffrons, et souffrons joliment, seule la douleur permet d'ennoblir l'âme. Résultat, je finis systématiquement en pauvre victime au cœur râpé sous vide emballage plastique ouverture facile, à sangloter comme une madeleine parce que Catherine s'est montrée tellement, tellement insupportable qu'on nous a encore quittées.

★

– Stop. On a dit, un sujet par bouquin, si on commence à remettre ça en cause on n'y arrivera jamais.

– Psychorigide de mes ovaires.

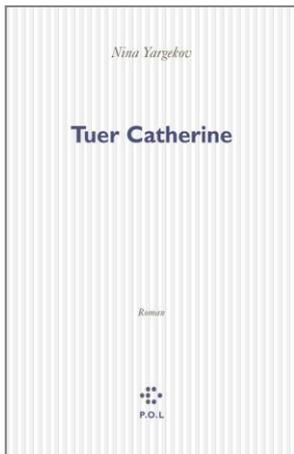
– Elle a raison! Oui, bien sûr, il serait absolument formidable d'inclure aussi le reste, mais ce n'est pas possible, vous m'entendez, ce n'est pas possible, alors on se maîtrise, on canalise son énergie, on respecte les règles et s'en tient au cadre pré-défini : *Catherine*, tout *Catherine*, rien que *Catherine*, levez la main droite et dites je le jure.

– Inclure aussi le reste, inclure aussi le reste, mais tu as vu comme tu es méprisante! tu devrais avoir honte, ingrate!

– Pour une fois, je suis d'accord avec elle : si on ne vient pas à bout de *Catherine* maintenant, on va se la traîner indéfiniment.

Achévé d'imprimer en janvier 2009  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 2080  
N° d'édition : 161042  
N° d'imprimeur : 09XXXXX  
Dépôt légal : février 2009

*Imprimé en France*



Nina Yargekov  
**Tuer Catherine**

Cette édition électronique du livre  
*Tuer Catherine* de NINA YARGEKOV  
a été réalisée le 30 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en janvier 2009  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846822787)  
Code Sodis : N43990 - ISBN : 9782818003718  
Numéro d'édition : 161042